

Marguerite Liehti : "six chants avec accompagnement de piano"

Autor(en): **Liehti, Marguerite**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 50

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219923>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

longtemps, mais que, pour une raison ou pour une autre, elle ne s'est jamais accordé, ces ca-deaux utiles ne sont pas toujours les plus prisés.

Après tout, que l'affection, l'amitié, assistées du bon goût, nous guide dans l'achat des ca-deaux que nous voulons faire. Ne dépassons pas nos moyens et sachons donner avec grâce.

J. M.

Marguerite Liechti : « Six chants avec accompagnement de piano (Sechs Lieder mit Klavier Begl.) » texte allemand de W. Dietiker, adaptation française de J. Bovet (deux éditions séparées). — Fœtisch Frères S. A., Editeurs à Lausanne.

Ces six petits morceaux sont réunis en un seul cahier ; ils sont dûs à la plume alerte et sûre d'une jeune artiste de chez nous, dont le talent se manifeste de la façon la plus heureuse dans ces quelques impressions musicales. « Impression », car en effet, ce sont de brèves esquisses, colorées et d'un joli sentiment, dont on pourra tirer le plus gracieux effet. Le piano d'accompagnement revêt ces mélodies au large contour d'harmonies élégantes et bien ciselées.

Les textes originaux de l'édition allemande sont de l'excellent poète bernois Walter Dietiker ; quant à l'édition française, M. le Professeur J. Bovet — très connu et apprécié dans le monde musical de notre pays — en a fait une heureuse adaptation, composant pour chaque morceau de jolis vers qui ne pourraient mieux s'accorder avec les mélodies de Mlle Liechti. « Rêve estival », « Nuit d'été », « L'aube en la forêt », « La chapelle dans l'azur », « Essor », « Les fontaines des cités », tels sont leurs titres, bien suggestifs.

Ces chants, d'une belle musicalité et d'une remarquable fraîcheur mélodique, trahissent un peu leur école ; ils sont en effet dédiés à M. Bovet par son élève. Nul doute qu'ils ne trouvent une large et rapide diffusion.

A L'ABREUVOIR

UN brouillard, léger comme un transparent, voile les assises puissantes, les contreforts arcoutés des Alpes, qui découpent leur crête ou dressent leurs faites pyramidaux. C'est l'heure où, de toutes les écuries, les bêtes sortent pour aller à l'abreuvoir. Et les sonnailles vont grand train : Bredindin, bredindin, bredindin. Et des cris, et des noms d'animaux s'entrecroisent :

— Ai ! Zouli !
— Ai ! Motâile !
— Ai ! Fromein !

Et la *Djaillèz* et le *Meriau* et le *Hllori*. Regardez ce *Meriau* — miroir — et dites-moi s'il ne mérite pas son nom. Quel superbe poil noir, lustré, aux reflets métalliques, chatoyants ! N'évoque-t-il pas l'image de ces miroirs de bronze que l'on retrouve dans les ruines, de cités antiques ? Avec quelle fierté David Henchoz, le fils au syndic, mène cette bête à l'abreuvoir et comme l'attitude du garçon, lorsqu'il encourage le beau bœuf à bien l'air de dire :

— Il est « nôtre » le *Meriau* !

D'ailleurs, le reste du troupeau n'a rien à envier à cette superbe bête. La *Motâile* est joliment tachetée. Elle le sait. Coquette, elle gambade, minaude, s'arrête, repart, saute, avec des façons capricieuses.

— Ai, Motâile !
Bredindin, bredindin, bredindin !

De droite, de gauche, de partout, les bêtes arrivent et ce n'est pas petite affaire que de les diriger un brin. Elles profitent de cet instant de liberté pour se dégourdir et manger. Les cochons dans les « boëtions » répondent par des grognements sympathiques. L'ânesse de Mme la ministre braie désespérément dans sa stalle à côté du mouton, son inséparable qui bêle par amitié. Et, sur le chemin, poules et coqs, épouvantés — on dit chez nous, *époulaillés*, ce qui est bien plus exact et bien plus expressif — s'enfuient, caquetant, caquetant, bec ouvert, tête en avant, ailes étendues dans un affollement stupide et, sans trop savoir où les mènera si perfide terreur...

— Hiù !
— Diâ heu !
— Arri !

Crient les domestiques ou les maîtres en chassant bœufs et vaches. La Julie à l'assesseur, que les propos de Féli Obuey distraient par trop de sa besogne a laissé partir sa *Rodzette*, une génisse malicieuse, qui, pétaradant des quatre sabots, file à toute vitesse au bas du village, sans se soucier des bras tendus qui tentent de la retenir. Et la Julie galope à sa suite, toute riieuse et toute rose — de la course ou des propos entendus, je ne sais.

— Arri, Arri !
— Ai !
— Heù !

Le chien du juge, qui, dès le début de l'aventure s'était lancé au pourchas de la *Rodzette*, un peu éberlué par le vacarme, se réfugie sur le seuil d'une grange et, là, se sentant en sûreté, aboie à perdre voix et haleine, tandis qu'un chat, surpris par un tel concert, bondit en soufflant sur un mur voisin. Et les gosses s'en mêlent.

— Arri ! Arri !
— Iou ! Iou !

Ah ! la belle aubaine ! Quelle superbe occasion de crier, de courir, de gambader à piaute-queux-tu ? Certes leur besogne n'est point utile, mais qu'importe. De tous temps, les mouches ont bourdonné autour du coche et les gamins crié quand vient l'occasion. Or ils n'en sauraient trouver plus précieuse.

— Iou ! Iou ! Iou !

Cependant, la *Rodzette* a fait halte d'elle-même. Le muffle humide, la bouche écumante, l'œil brillant — avec un rien de malice dans le regard — elle attend sa maîtresse. Oh ! le bâton que la Julie tient en sa main n'éffraie aucunement la folle génisse.

Mein dè bâton po lè battré, dit la chanson, et *Rodzette* n'a jamais reçu un coup.

— Oh ! la crouie, gronde Julie, tu mériterais...

Oui dà ! Le bâton est levé. Est-ce que, par hasard... *Rodzette* pense qu'après tout, un peu de prudence ne saurait nuire ; et, sautant à gauche, des quatre sabots, comme elle a coutume, la génisse part en carrière, mais, cette fois vers son écurie où elle entre sans hésiter, très satisfaite d'avoir épouvané les poules, ameuté les bonnes gens, fait galoper les gamins, aboyer le chien du juge et soufler le gros chat. Ma fi ! n'est-ce pas, on prend son plaisir où on le trouve.

Pendant cette course, les animaux à l'abreuvoir se sont rassasiés. Maintenant, ils reviennent, gravement, pour la plupart. Quelques-uns, avant de rentrer à l'étable s'arrêtent devant la porte des maîtres, sachant bien qu'une poignée de sel les remerciera de cette politesse. Peu à peu, l'unique rue du village se dépeuple, et reprend son apparence paisible et presque silencieuse. Une poule ou deux piaillent encore, avant l'heure du coucher, qui est proche. Un chien aboie. Une vache beugle. L'ânesse de Mme la Ministre s'est tue et son mouton ne bêle plus. Un char grince sur la route. Des femmes bavardent autour de la fontaine en préparant, pour demain une considérable lessive.

Maintenant, les nuages couvrent tout le ciel. Là bas, à l'ouest, un village sourit encore faiblement de ses façades blanches sous une gaze très fine qui s'épaissit peu à peu et voile le paysage. Les Alpes disparaissent. Des points rouges clignotent çà et là et commencent à trouer la nuit. Une chouette, un peu pressée hühule dans le bois... Bonsoir. C.

QUERELLES CONJUGALES

QUELLES sont les causes les plus fréquentes des querelles qui surviennent entre les époux ? Un Américain qui a épousé, il y a quatorze ans, la dame de ses pensées et qui, depuis « l'heureux jour » a inscrit soigneusement dans le cahier acheté à cet effet, toutes les causes des querelles du ménage, donne des précisions amusantes à cet égard. Ces braves gens se sont querellés 1589 fois parce que les repas n'étaient pas prêts à l'heure, 1241 fois parce que madame s'était permise de demander de l'argent à son mari. On voit donc ce qui joue le plus grand rôle dans la vie d'un mé-

nage : l'estomac et l'argent ! Le cahier ne mentionne pas de scène de jalousie : c'est pourtant un chapitre assez important de la vie conjugale. Mais John, s'il n'est pas jaloux, a d'autres défauts : sa femme le gronda 821 fois parce qu'il était entré dans la cuisine avec des chaussures sales, 422 fois parce qu'il ronflait en dormant, et 123 fois parce qu'il ne manifestait pas assez de pitié à l'énoncé du fait que sa petite femme avait froid aux pieds. Du reste, dans un ménage, les occasions ne manquent pas de se faire réciproquement des reproches. John dut s'élever 145 fois contre le fait que son Anna se servait de son rasoir pour découdre de vieux vêtements. Susceptible, il reprocha à 43 reprises à sa femme d'avoir ri un jour qu'il était tombé sans se faire de mal.

A lire ces détails, on se demande si les querelles n'étaient pas devenues un véritable sport et s'il ne s'agissait pas pour ces Américains pursang, de battre un record. Les choses les moins importantes donnaient lieu à des querelles : ils se sont même querellés à plusieurs reprises parce qu'ils trouvaient qu'ils se querellaient trop souvent. Pourtant, il s'agit là, paraît-il, du ménage le plus uni. Il l'aime, elle l'aime, et ils se prouvent réciproquement leur amour en se querellant jusqu'à la fin de leurs jours. R. E.

Regrets... — Une bonne femme un peu simple demande un monument pour son défunt mari :

— Quelle inscription faut-il mettre sur la pierre ? demande l'entrepreneur.

— Oh ! une très grosse inscription... Mon pauvre mari était myope...

Entre Gascon et Marseillais. — Des peintres causent ensemble de leur art sur la Cannebière.

— Moi, dit l'un d'eux, ça n'est pas pour me flatter, mais, pour le trompe-l'œil, je ne crains personne : c'est presque du génie.

— Exemple ?

— Voilà : hier, je prends une planche, vous entendez bien ? Une simple planche ; je la peins en marbre, mais, vous savez, un marbre comme je sais les faire, c'était épatant. Néanmoins, pour m'assurer que c'était réussi, savez-vous ce que j'ai fait ?

— ?...

— Eh bien ! j'ai mis ma planche sur l'eau d'un bain qu'on venait de me préparer, et elle a coulé au fond !

— Ça ne m'étonne pas, dit un autre ; aussi, tiens, moi, j'avais peint, pour un banquier, un passage de la Bérésina ; mon client avait commis l'imprudence de l'accherover dans la salle à manger, il a été obligé de l'enlever.

— Pourquoi donc ?

— Les carafes gelaient !...

CONSULTATION GRATUITE

UN de nos plus sympathiques médecins, bien connu du *Conteur*, venu un jour à Lausanne, prenait le verre de l'amitié au Café Vaudois en compagnie d'un de ses amis, lorsqu'un brave paysan de sa connaissance, assez fortement grippé et souffrant d'un gros rhume, s'approcha de lui, la main tendue, et lui dit d'un air contrit :

— Bien le bonjour, Monsieur le Docteur ! Dites-voir, quand vous avez les bronches qui vous font comme ça mal et qu'il vous semble que vous avez tout l'enfer du monde dans la « garguette », que diable pouvez-vous bien faire ?

— Eh bien ! mon brave ami !... je fousse, je retousse !...

— !...

O. D.

A VOS SOUHAITS !...

UL y a, pour chaque saison, des cris du cœur. Au printemps, par exemple, on justifie toutes les bêtises qui nous passent par la tête en ajoutant : « Que voulez-vous, c'est le printemps ! » En été, on dit : « Quelle tiède !... » En automne, on dit : « A vos souhaits ! »

Ces trois mots peuvent s'employer après l'un de ces aboiements humains que l'on a baptisé « éternuement ».

L'éternuement, pour fixer vos idées, est le symbole du refroidissement ou, plutôt, c'est la